

NICOLE ATLAN

L'ÂME DES  
OBJETS ANIMÉS 2

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520793

Dépôt légal : novembre 2025





## Pépin (le retour)

Ouf ! Je l'ai échappé belle. J'ai eu drôlement chaud aux baleines...

La petite famille qui m'a adopté depuis tant d'années a décidé de déménager.

Moi, crédule, j'ai pensé que ça ne changerait pas grand-chose, que j'allais suivre les meubles et les cartons et que ma jolie propriétaire s'empresserait de me récupérer et de me replacer dans son sac pour pouvoir me ressortir dès que les embruns seraient de retour.

Remisé pour un temps dans une valise inconfortable où j'étais comprimé entre des vieilles serviettes, des draps et des taies d'oreiller usés, je me suis demandé comment je m'étais trouvé là-dedans et surtout pourquoi...

Je sais, je ne suis plus aussi joli que lorsque j'étais jeune, mes couleurs ont un peu terni et mes baleines sont moins rigides mais je suis toujours aussi imperméable et utile qu'à mes débuts.

D'abord secoué sans précaution, transporté dans mon habitat étiqueté, une vieille valise en toile qui n'avait pas servi depuis des années, sans roulettes, la poignée cassée, la fermeture éclair rouillée, j'attendais patiemment qu'on veuille bien me dégager de ce tas de fripes.

Aveugle, sans aucun moyen de savoir où je me trouvais, je devinais que je n'avais pas suivi les autres bagages. Je n'entendais plus les rires de la petite Julie, les reproches de Sophie, les coups de gueule de Jean-Baptiste et des amis et parents qui étaient venus les aider pour le déménagement.

Je me demandais ce qu'étaient devenus mes vieux compagnons, Psyché, 10 heures dix, et surtout H le vieux sac de Sophie. C'est lui que je connaissais le mieux, je l'aimais bien même si, pour me moquer, je l'appelais « H l'avachi ». Ça lui allait assez bien, il se faisait vieux et j'espérais qu'il n'avait pas suivi le vieux fauteuil Cambridge dans cet endroit affreux où tous les objets usés finissent...

Je savais que Rocking Chair avait été transportée hors de la chambre de Julie sans ménagement mais j'ignorais où on l'avait emportée.

Clavis, quant à elle, était restée dans l'appartement que mes propriétaires avaient déserté.

Elle ne me manquera pas. C'était une prétentieuse qui s'enorgueillissait d'être le seul objet indispensable du ménage et qui s'amusait à me blesser dans le sac de Sophie.

Dans ma tête de parapluie, je me remémorais toutes ces petites choses que j'espérais retrouver de toute mon âme (d'objet inanimé...) et, plus que tout, je priais pour qu'on me cherche et surtout, qu'on me trouve.

Quelque temps passa, je ne sais pas combien car je n'ai aucune notion des durées. Il n'y a que le temps climatique que je ressens. Les heures ne comptent pas pour moi mais je discerne les jours et les nuits qui se succèdent, sauf lorsque je suis enfermé dans le noir.

Donc, je me desséchais dans cette vieille valise et je m'ennuyais au milieu de ces chiffons malodorants (je n'ai pas d'odorat mais j'étais sûr que ces hardes sentaient mauvais) en me demandant quand le temps (l'autre) rappellerait à Sophie qu'elle avait besoin de moi.

Parfois j'entendais des bruits, des glissements subtils, d'autres fois des chocs plus sonores, des voix aussi, atténues par le tissu de cette vilaine valise, et je désespérais de sortir un jour de cette ignoble prison.

Cette situation me rappelait mon aventure lorsque le jeune couple m'avait oublié à l'entrée de l'hôpital où la petite

Julie avait vu le jour mais surtout, et le plus effrayant encore, je me souvenais du sort sordide qu'avait subi le pauvre Cambridge dont le seul tort était d'avoir vieilli...

Tant qu'on ne se saisirait pas du bagage qui me contenait, j'étais à l'abri malgré tout et je me raisonnais et prenais mon mal en patience en croisant mes... baleines (c'est juste une expression de parapluie...)

En attendant un événement positif, comme la pluie, et le soudain besoin de Sophie de me retrouver, je réfléchissais. Je sais, je sais, Psyché me dirait qu'elle seule savait réfléchir mais, moi aussi à ma manière, je gamberge...

Lorsque le pessimisme m'envahissait, je me disais : « Et si Sophie, lasse de ne pas me retrouver, décidait de s'acheter un nouveau parapluie, un plus beau, un plus moderne, un plus jeune. Peut-être un grand parapluie moins pratique mais plus protecteur. »

J'en aurais pleuré si j'avais pu mais je n'avais plus une goutte d'humidité dans ma toile de nylon colorée.

Que faire ? Attendre un miracle...

Pour passer le temps, je me pris à imaginer la vie du bagage dans lequel je me morfondais. Mes souvenirs et un peu d'improvisation pourraient faire le reste. Pour m'aider dans mes délires, je me rappelais les récits d'aventures que j'avais beaucoup appréciés en regardant la télévision dans le petit appartement que nous avions quitté, lorsque je me reposais de mes sorties à l'extérieur, posé sur le meuble de l'entrée ou du salon.

Sophie adorait les reportages de voyages dans les pays exotiques et lointains et Julie, sa petite fille, dès qu'elle avait commencé à parler, avait aussi raconté beaucoup d'histoires d'aventures imaginaires abracadabrantées en me manipulant et je m'étais souvent pris au jeu.

Au moment où je commençais à me faire un film où la fameuse valise voyageait de pays en pays, par voiture, par train et par avion, où, telle une baroudeuse intrépide, elle

était baguenaudée de gare en gare, d'aéroport en aéroport en transportant les souvenirs de ses propriétaires, je sentis que tout bougeait autour de moi.

« Ma » valise fut retournée et posée assez rudement sur le sol. Sous le choc, je m'écartai de mes colocataires les vieux chiffons, et sortis de leurs plis désordonnés. La fermeture éclair fut ouverte brutalement et soudain, je respirais, je sentais la lumière. J'étais enfin libre ! Nez à nez avec Jean-Baptiste qui faisait une drôle de tête et se mit à hurler...

— Chérie... Tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé dans la vieille valise de ma mère ? Celle que j'allais mettre à la déchetterie !

— Mon portefeuille en croco ? La bague de diamant que tu ne m'as jamais offerte ? Mes illusions perdues ?

— Arrête de dire des bêtises. J'ai retrouvé ton parapluie, idiote... celui que tu appelles Pépin.

— Pas possible. Je l'ai cherché partout. Je croyais qu'il était perdu pour de bon cette fois. J'ai failli en acheter un autre.

Elle s'empara de moi, me cajola et déposa un gros baiser sur ma jolie robe colorée en riant. Si je l'avais pu, j'en aurais rougi de plaisir et de confusion...

Maintenant que j'étais de retour au bercail, il ne me restait plus qu'à faire la connaissance de notre nouvelle habitation et de ses habitants humains, animaux, et, comment dire, « matériels » (des objets comme moi).

